

Licence 2 de Philosophie
Semestre 4 - 2014

De l'individu à la société : l'expansion vitale

Par Alexandre HOURI-KLEIN

Jean-Marie GUYAU,
Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, livre premier

Séminaire de Philosophie morale
Dirigé par Patrick LANG
Université de Nantes

Sommaire

Introduction à la philosophie de GUYAU

I-La vie présentée comme mobile de la morale et de l'activité

A-Entre deux sphères : le conscient et l'inconscient

B-De l'intensité à la fécondité

II-L'obligation, un sentiment inévitable

A-Puissance et obligation

B-L'obligation, force impulsive et répressive

III-GUYAU et les philosophies vitalistes

A-NIETZSCHE, la volonté de puissance

B-BERGSON, l'élan vital

Conclusion

Introduction à la philosophie de Jean-Marie GUYAU

Jean-Marie GUYAU, né en 1854 et mort en 1888, n'eut pas beaucoup de temps pour explorer la vie, pourrions-nous penser. Il eut effectivement une existence écourtée par la maladie, mais c'est aussi, pensons-nous, cela qui l'amena à s'intéresser de près à ce qu'est la vie. Il s'est en effet plongé dans les profondeurs de cette dernière pour en tirer sa philosophie ; notamment sa morale dont nous allons discuter ici. En effet sa morale prend comme principe la vie elle-même et aboutit à elle. Sa morale se veut scientifique, GUYAU va chercher des faits, il est fortement influencé par le positivisme, caractéristique du XIX^e siècle, et la théorie de l'évolution de Charles DARWIN. Chez GUYAU l'homme n'a plus de Dieu, il n'a plus d'âme immortelle, il n'a que le monde autour de lui et en lui pour établir sa vie. Il y a déjà tout dans l'homme, tout dans l'individu pour esquisser une morale qui puisse s'étendre à la société.

Nous allons ici suivre le raisonnement de GUYAU dans le premier livre de son *Esquisse...* Nous parcourrons la vie en tant qu'elle est le mobile de l'activité et de la morale, nous verrons le sentiment d'obligation qui en découle, et enfin nous proposerons une rencontre du vitalisme de GUYAU avec celui de NIETZSCHE et celui de BERGSON.

I- La vie comme mobile de la morale et de l'activité

A- Entre deux sphères : le conscient et l'inconscient

GUYAU fonde sa morale sur des observations et toute base métaphysique est abandonnée. Il se détache de KANT et se rapproche de l'utilitarisme car le mobile de l'activité se trouvera dans les faits. Cependant GUYAU reste critique envers l'utilitarisme et refuse de fonder le mobile de l'action sur le bonheur général. Celui-ci reste un idéal, l'observation nous apprend que le pur désintéressement nécessaire au bonheur général ne se constate pas dans les faits et n'est pas effectivement pris comme fin. GUYAU ne nous dit pas que ce pur désintéressement est impossible comme on a pu le lui reprocher, mais

simplement qu'on ne peut l'observer. Néanmoins, GUYAU serait de ceux qui souhaitent ce sincère dévouement. Il se trouve en chacun de nous un principe commun, une chose vers laquelle chaque être tendrait. Il va ainsi s'intéresser à ce qui est désiré et non à ce qui est désirable. C'est par l'examen de ces choses effectivement désirées qu'il va trouver un point de convergence, un centre vers quoi tout tend. « Lorsqu'un tireur s'est longtemps exercé sur une cible, et que l'on considère les trous innombrables dont il a percé le morceau de carton, on voit ces trous se répartir assez uniformément autour du blanc visé. [...] On ne se trompera pas au simple aspect des trous de balle; on mettra le doigt au centre de l'endroit où ces trous sont le plus fréquents, et on dira : « Voilà le point de la cible qui a été visé. »¹

Ce but naturel ne serait ni le bien, ni le devoir. Ce centre vers quoi tout tend, GUYAU va s'en approcher en introduisant l'inconscient dans les recherches éthiques. Il reproche aux morales épicuriennes et utilitaristes de s'être trop restreintes à la conscience. C'est en effet pour cela que leurs recherches se sont concentrées sur les plaisirs et les peines qui ne représentent qu'une partie de l'homme, ils sont rattachés à la conscience qui n'est qu'un épiphénomène. Il sera ainsi préférable de se tourner vers l'inconscient, vers ce qui est premier : ces « instincts sourds » qui sont à la base de nos actions conscientes. « La conscience n'est donc qu'un point lumineux dans la grande sphère obscure de la vie ; c'est une petite lentille groupant en faisceaux quelques rayons de soleil et s'imaginant trop que son foyer est le foyer même d'où partent les rayons. »²

Ces instincts sont causes de nos actions, ils sont la vie elle-même se manifestant comme cause primitive de nos actions mais aussi comme leur but. Ayant élevé la vie au rang de premier mobile, GUYAU va maintenant chercher à connaître les moyens de conservation et d'accroissement de la vie.

C'est l'activité dans toutes ses dimensions qui permet la conservation et l'accroissement de la vie. L'activité la plus intense est morale car la vie connaît un perpétuel mouvement, un flux infini qui ne stagne pas. En effet la stagnation, l'absence d'action et la paresse sont pour GUYAU très peu morales. Le plaisir, lui, sera relégué comme conséquence de cette intensité de l'activité et du déploiement de la vie. Le plaisir aura tout de même une certaine importance, car il est intrinsèque à l'activité : lorsque l'on agit, on prend du plaisir, ou bien on souffre. Mais il n'est qu'un événement de la conscience ; il y est rattaché et alors ne peut être à la base de nos actions et donc de la morale : « Il faut vivre avant tout, jouir ensuite. »³ La morale de Guyau se joue donc à la frontière de l'inconscient et du conscient, elle est le lien qui mène ces deux sphères dans une tendance commune. Les rapports entre la

1 Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, éd. Allia, Paris, 2008, p. 72

2 *Ibid.*, p. 74

3 *Ibid.*, p. 77

vie, et l'action qui la diffuse et l'aide à se maintenir, entre l'instinct qui motive nos actes et la raison qui les dirige, voilà ce qui va intéresser le jeune philosophe pour esquisser sa morale.

B- De l'intensité à la fécondité

L'effort constant de la vie qui tend à se conserver implique l'activité la plus intense et aussi la plus extensive. C'est en prenant conscience du fondement de notre activité que nous allons pouvoir développer notre instinct moral. L'intensité de la vie, son expansion constante et insatiable, est possible parce que la vie est en nous comme surabondante. C'est de cette surabondance, de ces forces accumulées en nous que notre activité sera féconde.

En effet, au chapitre II du livre I de son *Esquisse...*, GUYAU compare la fécondité morale avec la génération. Notre existence « implique nutrition, conséquemment appropriation, transformation pour soi des forces de la nature : la vie est une sorte de gravitation sur soi »⁴. Cette appropriation va se traduire en surplus, en surabondance qui pousse à la génération, première étape de la fécondité de la vie. C'est le centre de gravité qui va se déplacer, l'individu va s'étendre à la société. Pour que l'être puisse persévérer dans l'être il doit s'étendre, diffuser la vie accumulée en lui. On peut ainsi remarquer que la sexualité est le premier stade de ce déploiement de la vie, c'est se donner à l'autre, se donner dans un autre, ne plus se focaliser seulement sur soi, mais s'accomplir dans la diffusion de soi à autrui. D'autres fécondités vont naître de cet instinct moral : la fécondité intellectuelle, la fécondité de l'émotion et enfin la fécondité de la volonté.

La fécondité intellectuelle sera un développement de la pensée, une production d'idées et de réflexions qui sont une dépense de force importante. Guyau soutient même le primat de la pensée sur l'activité en tant qu'elle est de l'activité concentrée et que ce sont nos idées qui produisent l'action, elles sont même déjà de l'action. Il établit une identité entre la pensée et l'agir.

La fécondité de l'émotion va elle aussi se traduire en action. La dépense de ces forces vitales est nécessaire à « la vie [qui] ne peut se maintenir qu'à condition de se répandre ».⁵ L'être humain tend donc naturellement à communiquer ses sentiments, à faire partager ses émotions, ses goûts, ses dégoûts. Lorsqu'un homme partage ses joies, ses peines, ses plaisirs artistiques comme le suggère GUYAU, son plaisir se décuple, il s'intensifie. C'est encore ici notre surplus de vie qui nous invite à cette extension de la

4 *Ibid.*, p. 81

5 *Ibid.*, p. 91

sensibilité, pour notre bien-être et celui des autres. Le bonheur individuel, la joie personnelle, sont des choses qui ne peuvent que s'accroître et s'amplifier lorsqu'elles s'étendent à la société. Avec GUYAU nous pouvons atteindre un plus grand bien-être général comme le souhaitent les utilitaristes, sans un pur désintéressement et sans penser aux autres avant de penser à soi. « Nous ne sommes pas assez pour nous-mêmes ; nous avons plus de larmes qu'il n'en faut pour nos propres souffrances, plus de joies en réserve que n'en justifie notre propre bonheur ». ⁶

Enfin, la plus haute intensité de la vie nous mène directement à la production, à la majesté de notre volonté qui souhaite marquer de son sceau ce monde. Produire est une condition de notre accomplissement. Le travail en est un parfait exemple selon GUYAU, c'est un phénomène « à la fois économique et moral » ⁷ où l'individu améliore sa propre situation, sa propre qualité de vie, en étant incessamment utile aux autres. Aussi, comme pour chaque type de fécondité que nous venons de voir, l'exagération et la débauche, qu'elle soit intellectuelle, affective ou volitive, porte inmanquablement à la ruine. Il est nécessaire de modérer ses dépenses de forces, les positions extrêmes sont toujours mauvaises. Le travail par exemple peut devenir dangereux et incontrôlable lorsqu'il s'accumule sous forme de capital. On retrouve dans la philosophie de GUYAU une sagesse venant de l'Antiquité, une modération dans l'activité nécessaire à la morale et à son développement. L'expansion vitale doit être faite avec prudence. La *phronesis* est une qualité qui est sous-jacente à la morale de GUYAU.

Il y a donc un principe d'expansion vitale, qui vient des profondeurs de la vie pour s'étendre jusqu'aux autres. C'est par l'activité, la vie la plus intense, que va se développer la morale. Chaque action consciente que nous exécutons va accroître la vie, et ainsi la moralité. De ces actions vont naître de nouveaux instincts, plus parfaits. Notre sens moral va fleurir, toutes les fois où notre conscience sera au service de nos instincts.

II- L'obligation, un sentiment inévitable

A- Puissance et obligation

De l'intensité de la vie va donc naître la fécondité morale, cet élan vers autrui. GUYAU va penser cet élan comme un devoir, mais un devoir qui se détache profondément

6 *Ibid.*, p. 83

7 *Ibid.*, p. 84

de la doctrine kantienne des mœurs. Ainsi GUYAU va renverser l'idée kantienne selon laquelle devoir, c'est pouvoir. Nous allons voir comment s'opère ce renversement du devoir.

Jean-Marie GUYAU accorde à KANT l'impératif catégorique en tant que fait de conscience, mais il le rapporte à l'observation possible de cet impératif et refuse de le considérer comme transcendantal. Il y a effectivement un certain devoir, mais celui-ci est une impulsion primitive, un sentiment d'obligation, un pouvoir d'agir qui ne peut que se réaliser. GUYAU va distinguer trois équivalents du devoir, qui se placeront de nouveau du point de vue de la volonté, de l'intelligence et de la sensibilité.

Le premier équivalent du devoir nous vient de la volonté. C'est le pouvoir même d'agir qui nous oblige. Lorsque nous prenons conscience de notre puissance d'agir, de ce que l'on est capable de réaliser, qu'intérieurement nous ressentons cette puissance motrice, nous ne pouvons qu'agir. C'est donc, comme le dit GUYAU, parce que j'ai des mains que je vais aider autrui à se relever et non l'inverse. Cette puissance d'agir moralement n'est en aucun cas une contrainte, mais elle ne peut que s'actualiser dans l'acte moral. La vie est une cause qui ne peut pas ne pas produire ses effets. La vivacité et la délicatesse d'esprit, l'intelligence poussent d'autant plus au devoir qu'elles sont pour nous une plus grande puissance. En effet l'intelligence est une qualité dont a besoin la moralité pour s'épanouir ; les pouvoirs de la pensée, la force des idées, voilà qui sera le deuxième équivalent du devoir. La conception même de l'action pose un devoir.

GUYAU nous rappelle l'identité entre action et pensée, l'une prolonge l'autre. La compréhension des choses par la pensée nous mène à l'action, nos idées ne se réalisent que dans l'activité. Il n'est pas nécessaire de faire appel à un quelconque plaisir pour justifier l'action. Nos actions ne sont vraies que lorsqu'elles sont comprises et qu'elles viennent d'une idée, idée qui en effet ne peut aboutir – et c'est de cela que naît le sentiment d'obligation – qu'en passant à l'acte. L'identité entre idée et action est ce qui nous rend complets, entiers, uniques. L'immoralité trouve sa racine dans une dualité de l'être. Cette dualité se traduit par une souffrance car nous ne sommes pas en harmonie avec nous-mêmes, avec la vie.

Le troisième équivalent du devoir nous vient de la fusion des sensibilités, et de l'évolution de l'esprit humain. « [...] viennent s'imprimer dès le sein maternel, toutes les joies et toutes les douleurs du genre humain : sur chacun de nous, quoi qu'il fasse, ce sceau doit rester. »⁸

Nous avons ici affaire à un fait qui vient de l'évolution, de l'éducation et de

8 *Ibid.*, p. 98

l'hérédité. Il ne faut pas oublier que GUYAU est proche de l'école évolutionniste et connaît bien SPENCER, DARWIN ou encore MAUDSLEY. Il y a dans ce troisième équivalent une évolution de l'instinct moral qui par l'éducation et l'hérédité tend à se développer. Nous avons dépassé l'égoïsme primitif et notre volonté de savoir, d'arriver à des vérités, nous unit tous ensemble. L'humanité se comprend de mieux en mieux, la pensée a une place de plus en plus importante et ainsi nous pouvons former une communauté de savoir, d'idées, mais aussi de sensibilité. Ce que nous avons acquis durant des siècles nous rapproche et nous unit dans le chemin qui mène à la claire conscience de notre instinct moral. Cela forme une espèce de devoir envers autrui, une solidarité instinctive.

Selon SPENCER cette solidarité, cet instinct moral a pour vocation de se parfaire, jusqu'à l'arrivée d'une compréhension sans défaut. Les hommes auront atteint le plus haut degré de moralité et alors il n'y aura plus de progrès à faire. Son disciple MAUDSLEY croit, lui, à l'arrivée future d'un automatisme moral ou nous ne serons plus que des robots moraux. GUYAU n'adhère pas à cette thèse. Pour lui cela fige le mouvement, le devenir de l'être humain. Le but n'est pas de s'adapter une fois pour toutes au milieu, mais de pouvoir vivre pleinement dans le devenir incessant du monde. Nous pouvons même détruire notre instinct moral, nous dit GUYAU, en le rendant conscient et raisonné. La raison doit donc travailler à l'appréciation des instincts moraux et nous mener vers ceux qui ont le plus de valeur. La raison doit se trouver au service de nos instincts, au service de la vie.

B- L'obligation, force impulsive mais aussi répressive

GUYAU va s'intéresser ici à la genèse du sentiment d'obligation. Il prend premièrement un exemple tiré de faits divers : « Un exemple caractéristique de sentiment impulsif et irréfléchi nous est fourni par de pauvres ouvriers d'un four à chaux dans les Pyrénées. L'un d'eux, étant descendu dans le four pour se rendre de compte de je ne sais quel dérangement, tombe asphyxié ; un autre se précipite à son secours et tombe [...]. Pour la troisième fois un homme descend dans le four incandescent et succombe aussitôt. Un quatrième, un cinquième sautent et succombent. Il n'en restait plus qu'un ; il s'avance et va sauter, lorsque la femme qui se trouvait là s'accroche à ses vêtements et, à moitié folle de terreur, le retient sur le bord. Un peu plus tard, [...] il fit cette réponse admirable : “Mes compagnons se mouraient, *il fallait y aller*” ».⁹ Il existe des impulsions contraires à la raison, des actions où il n'y a pas de recherche du plaisir ou de l'utile. Ce sentiment

9 *Ibid.*, p. 101

d'obligation impose un profond respect, et l'intelligence, le raisonnement vont s'arrêter face à la puissance de ce sentiment. L'obligation est ici une force impulsive incontrôlable, qui nous vient d'un instinct enfoui que nous ne pouvons éviter.

Il existe aussi un sentiment répressif qui impose une obligation. En effet, lorsque nous sommes sur le point de faire quelque chose de mauvais, par exemple si nous sommes prêts à tuer quelqu'un, il est fortement probable que surgisse en nous un sentiment qui stoppe notre action. C'est un sursaut de l'instinct moral qui provoque en nous l'idée d'un sentiment désagréable et nous empêchera d'agir. Nous ressentons en nous cette puissance qui est ici répressive et qui nous fait comprendre instantanément qu'il n'est pas dans notre nature d'agir de façon immorale.

La véritable puissance de ce sentiment d'obligation réside dans la durée, dans la tension constante qu'il implique. Le devoir devient ainsi cette obsession sublime comme le dit si bien GUYAU. Même si nous ne prenons pas en compte ce sentiment, il reste, il perdure et ne s'évanouit jamais, c'est un sentiment indestructible et insurmontable. C'est à travers les remords que s'exerce l'obligation morale. Contrairement à KANT qui considère le devoir comme intemporel, ceci lui donnant sa force dans sa philosophie des mœurs, GUYAU nous dit que l'obligation tient sa puissance de la durée : c'est le temps qui amplifie ce sentiment. Nos remords deviennent des obligations car ils persistent dans la durée et nous les ressentons à chaque instant lors d'une mauvaise action. Aussi notre instinct moral est insatiable, nous avons un besoin, un désir d'accomplir de bonnes et belles actions, de diffuser la surabondance de vie en nous ; la force de la vie est de ne jamais s'épuiser. Il est impossible de dépenser toute la force que la vie nous offre, c'est pour cela que l'instinct moral et parallèlement, le sentiment d'obligation durent et nous accompagnent tout au long de notre existence.

Enfin, GUYAU nous offre une comparaison de l'instinct moral avec l'instinct esthétique. L'artiste s'indigne devant une faute de goût, la laideur ne lui paraît pas concorder avec son idée de la vie, et l'indignation qu'il éprouve devant une faute de goût est comparable à l'indignation d'une personne morale devant une mauvaise action. L'artiste admire le beau comme la bonne personne admire les belles actions. Nous disons d'ailleurs d'actions morales qu'elles sont belles, le parallélisme entre l'instinct esthétique et l'instinct moral se trouve même dans le langage ordinaire. On retrouve aussi cette idée dans l'Antiquité, où le beau et le bien ne sont finalement qu'une seule et même chose sous deux aspects différents. Ce sont des idées que nous pouvons retrouver chez Platon ou bien Plotin pour qui le beau est le reflet du bien. Ce qui pour GUYAU sépare l'instinct moral de l'instinct esthétique, c'est le fait que ce dernier n'est pas nécessaire à la conservation de

l'espèce et que s'il l'était comme l'instinct moral, il se développerait chez tout le monde de plus en plus. Car la vie nous mène toujours à plus de vie. Encore une fois, l'irrespect de ces sentiments d'obligation provoque une scission en nous qui nous rendra inévitablement malheureux. On peut dans la morale de Jean-Marie GUYAU ne pas tenir compte de l'obligation induite par les remords et les malheurs qui en découlent, mais alors nous devons accepter de ne jamais nous réaliser en tant qu'êtres humains et continuer dans le malheur. L'irrespect envers la morale est en défaveur de l'individu, la société est effectivement touchée mais la force de cette morale est de toucher directement l'individu lorsqu'il n'agit pas moralement.

III- GUYAU et les philosophies vitalistes

A- NIETZSCHE, la volonté de puissance

NIETZSCHE est avant tout un généalogiste, voire un généticien de la morale. Son œuvre va d'abord chercher les fondements de la morale et essayer de comprendre où se trouvent les vraies valeurs morales. Pour NIETZSCHE nous les avons abandonnées. Son travail consiste en un dépassement des valeurs traditionnelles qui nous viennent du christianisme. La vie sera au centre de cette morale ; c'est aussi la puissance de la vie, la force interne de la volonté, la capacité intérieure de l'homme à se surpasser qui seront la source de son éthique. Pour NIETZSCHE, à l'origine il était bon de vaincre, de dominer, de diriger : être fort c'était être bon. Le mauvais était le faible, qui ne se distinguait pas des autres, celui qui ne pouvait imposer sa volonté. Le réel est le vivant pour NIETZSCHE comme pour GUYAU et il fonde aussi sa morale sur les faits. Comme GUYAU il conclut qu'on ne peut invoquer le bien ou le bonheur de la société comme mobile de l'action. L'intensité de la vie est pour NIETZSCHE comme pour GUYAU le noyau de l'activité qui mène à sa plus large expansion. Le point de divergence entre ces deux moralistes se trouve dans l'aboutissement de cette prémisse individualiste et dans l'extension qui découle de l'intensité de la vie. GUYAU va se servir de la vie comme principe d'expansion de l'individu vers la société, NIETZSCHE restera dans un développement individuel qui se fera au détriment d'autrui plutôt qu'avec lui. La puissance et la force accumulées en l'homme seront chez NIETZSCHE un moyen de se placer au-dessus d'autrui, l'accumulation de puissance, la surabondance que la vie nous apporte n'est pas là pour

s'unir à autrui comme le pense GUYAU mais plutôt pour s'en détacher et se développer individuellement. Notre puissance va se diffuser sur autrui et contre autrui, l'isolement sera la préférence de l'homme fort, tandis que les faibles s'uniront. GUYAU et NIETZSCHE se séparent donc dans le déploiement de la vie : chez l'un elle sera volonté de puissance, chez l'autre solidarité. Il est en effet impossible pour NIETZSCHE que notre force qui se développe en nous soit utile à autrui, pourquoi la partager ? L'homme doit accumuler cette puissance pour lui, pour atteindre des sommets, peu importe s'il est seul sur ce sommet. Il est donc assez évident que ceux qui qualifient GUYAU de NIETZSCHE français ont dû lire ces deux auteurs sans réellement s'attarder sur leurs doctrines. Il est vrai que l'idée de vie se retrouve chez GUYAU autant que chez NIETZSCHE mais l'utilisation qu'ils en font est radicalement différente. NIETZSCHE entend le déploiement de la vie comme déploiement de soi, de sa personnalité et de sa force, exaltation du moi et égoïsme primitif sont au centre de son éthique. Contrairement à ce que nous dit Alfred FOUILLÉE, NIETZSCHE ne souhaite pas tant l'agression d'autrui, il propose une élévation de soi, qui certes se fait aux dépens d'autrui mais ce n'est là qu'une conséquence. Nous pensons qu'il est préférable de retenir chez NIETZSCHE la volonté d'être dominant, la volonté de se sentir au-dessus plutôt que la volonté d'écraser autrui et de l'assouvir. GUYAU et NIETZSCHE sont donc proches en tant qu'ils prennent la vie comme principe, mais NIETZSCHE semble être un immoraliste alors que GUYAU remplit réellement la tâche d'un moraliste.

B- BERGSON, l'élan vital

BERGSON a lu GUYAU, il a écrit un compte rendu sur la genèse de l'idée de temps, livre posthume de GUYAU publié par FOUILLÉE. On soupçonne même FOUILLÉE d'avoir réécrit certains passages et d'avoir ajouté des chapitres entièrement de sa main, sous l'influence de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, publié par BERGSON la même année. Les thèses de BERGSON se marient d'ailleurs bien avec celles de GUYAU lorsqu'il est question du temps, même si les recherches de ce dernier sont moins abouties que celles de BERGSON. Comme pour NIETZSCHE, la parenté de GUYAU et de BERGSON se retrouve à l'ombre de l'idée de vie. BERGSON et GUYAU sont cependant plus proches, ils tendent vers le même idéal d'amour et de bien-être de l'humanité. Aussi, ils s'entendent sur le devenir continu et l'idée d'évolution. Chez BERGSON ce sera l'élan vital, chez GUYAU nous l'appellerons expansion vitale, reprenant cette qualification de la

plume de JANKÉLÉVITCH. GUYAU comprend l'évolution, l'expansion vitale comme empreinte d'un déterminisme matériel et l'on pourrait ainsi, connaissant l'impulsion initiale de la vie, prédire ce qui suivra et agir en fonction de cette impulsion originelle. Chez BERGSON, l'élan vital est plus vague, plus spontané, il laisse place à une inventivité perpétuelle ; il y a création sans relâche de la vie, qui ne fait pas que suivre une impulsion initiale. GUYAU spiritualise la matérialité, il offre à la matière une envolée spirituelle par le biais de la vie et l'élève à une certaine noblesse. BERGSON pense de manière différente : « Il s'agit non pas d'élever la matérialité à la hauteur de la vie, mais d'épurer la vie de toute matérialité. »¹⁰ BERGSON oppose l'esprit à la matière alors que GUYAU les réunit sous la vie, mais c'est aussi parce que GUYAU veut fonder une morale tandis que BERGSON reste dans un cadre métaphysique et instaure une philosophie biologique inspirée par SCHELLING ou GOETHE lorsque GUYAU s'inspire du positivisme et de l'esprit scientifique de son siècle.

On peut néanmoins les réunir sous l'idée de vie et d'évolution car tous deux visent le bien-être et possèdent des qualités de cœur qu'ils n'ont pas en commun avec NIETZSCHE. GUYAU et BERGSON répondent ensemble à une tendance française, une hésitation entre la raison et les passions, une compréhension du devenir incessant qu'ils exprimeront avec un langage d'une simplicité propre au bel esprit français.

Conclusion

Nous avons avec GUYAU une morale qui est difficilement classable. Empruntant des notions à Kant comme aux utilitaristes, son œuvre semble à part dans la philosophie morale. Peut-être est-il la réponse, car avec GUYAU la morale devient un élément naturelle, un cadeau que la nature nous a offert et qui ne demande qu'à se développer pour notre bien à tous. De plus, en tant qu'elle est sans sanction ni obligation, sa morale ne fait pas peur comme pourrait nous faire peur la morale kantienne. GUYAU parle à chacun de nous, il essaie d'établir sa morale au plus près de l'homme et en tenant compte de sa nature la plus profonde : nous sommes avant tout vivant. C'est ainsi que la vie elle-même va prendre la place de mobile de l'activité car elle ne peut que s'étendre et se diffuser. Nous nous offrons aux autres, notre vie doit se partager et se répandre autour de nous, et c'est cela qui participe à notre bien-être, qui enrichit notre vie personnelle autant que la vie de nos camarades. GUYAU nous emmène vers un avenir meilleur où notre prise

10 Vladimir JANKÉLÉVITCH, *Premières et dernières pages*, Seuil, 1989

de conscience de cet instinct moral aura fait de nous des êtres au cœur grand.

« L'homme, sur cette terre,

S'il n'oubliait jamais, pourrait-il espérer ?

J'aime à sentir sur moi cet éternel mystère, –

L'avenir, – et sans peur je veux y pénétrer :

Le bonheur le plus doux est celui qu'on espère. »¹¹

Bibliographie

- GUYAU Jean-Marie, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, Paris, Seuil, 2008
- GUYAU Jean-Marie, *La genèse de l'idée de temps*, Paris, Félix Alcan, 1902
- FOUILLÉE Alfred, *La morale, l'art et la religion d'après M. Guyau*, Paris, Félix Alcan, 1901
- FOUILLÉE Alfred, *Nietzsche et l'immoralisme*, Paris, Félix Alcan, 1902
- JANKÉLÉVITCH Vladimir, *Premières et dernières pages*, Paris, Seuil, 1989
- NIETZSCHE Friedrich, *La généalogie de la morale*, Paris, Gallimard, 1971
- BERGSON Henri, *Essais sur les données immédiates de la conscience*, Paris, PUF, 1988

11 Guyau, *La genèse de l'idée de temps*, appendice, p. 139